

CE CHER ANGE GARDIEN...

Je n'avais jamais pu me résoudre à l'idée que j'étais toujours accompagné et que son ombre suivait mon ombre, et que ses doigts défaisaient patiemment chacune de mes intrigues savantes.

Pourtant maintenant je crois à son existence comme on croit au soleil, à l'eau pure ou au printemps. Je sais pourquoi je n'ai jamais tué une vieille dame bavarde ou pris le train de minuit un soir de cafard... Il est là, je vous assure, silencieux, efficace, psychologue et intransigeant. Il serait vraiment stupide de le maudire car il a toujours raison. Il est l'image de la raison même. Il vous désarme.

L'origine de ma croyance ?... Non, je n'ai pas entendu le bruissement séraphique de ses ailes en un instant de mysticisme, ni sa voix docte et monocorde quand j'hésitais devant le fruit défendu. J'aurais été trop heureux de l'entendre ! Et vraiment si une chose aussi simple arrivait parfois, aurions-nous une bombe atomique ?

J'avais une amie. Mais ici, pour bien comprendre mon histoire il faudra que vous fassiez l'effort de vous transposer dans un monde réel, c'est-à-dire un monde où les humains et les esprits se rencontrent, où le Père Eternel sur son nuage d'or règne sur les vivants et les morts, sur les cohortes célestes autant que sur nos pauvres molécules. Que vous fassiez abstraction de nos yeux de chair pour voir enfin l'univers sous son vrai jour.

Cette amie se nommait Paméla. Grande, vigoureuse, les cheveux fous et le visage amer, c'était la créature la plus exécrationnelle que l'on puisse rencontrer. Elle était belle et en avait conscience. Ses yeux bruns adoraient la vie. Elle avait une de ces façons de saisir toute chose, d'accaparer le monde, de le boire et de le bouleverser avec un égoïsme révoltant ! Ces façons volatilisèrent toute résistance de la part de son entourage.

A sa naissance, le Père Eternel consulta attentivement son dossier et prétextant que les contrastes s'attirent il fut très heureux d'attacher à ses pas ce bon à rien d'Angelo. Un drôle de séraphin incassable et lunatique qui trébuchait dans les nuages et somnolait dans les comètes sans se soucier aucunement de son pain quotidien.

- Voilà pour toi, mon fils, dit-il avec une certaine sévérité. Je t'ai enfin trouvé un poste. Tâche de le conserver car les temps sont durs. Le pourcentage des naissances est en baisse... Angelo prit un air valeureux. Comme tous les fruits secs aucune difficulté ne l'impressionnait. Il se croyait capable d'entreprendre plusieurs choses à la fois et déjà, en imagination, il voyait bébé Paméla au Carmel, drapée dans les plis de sa robe de nonne et mille conversions provoquées par sa surveillance zélée...

Angelo était un cœur pur, un cœur où le mal est lettre morte. Où la lutte est un menuet gracieux. Où la souffrance est une grimace de bon aloi. Où les larmes sont une séduction et les désirs un fruit bienfaisant que l'on cueille. Un brin de chanson lui faisait tourner la tête, un arc-en-ciel lui changeait les idées. En deux mots, Angelo avait toujours échoué au concours d'entrée des Hautes Etudes Séraphiques. Ce n'était pas un mathématicien.

Dix-huit ans durant, il fut un fonctionnaire parfait. Qui a jamais été remercié parce que le client avait trempé son doigt dans un pot de confiture, était allé au cinéma en cachette ou encore triché le jour du baccalauréat ? Ce ne sont là que les petits ennuis du métier.

- Ouvre l'œil, Angelo, lui disaient ses collègues bienveillants. Tu as un peu trop tendance à faire des cocottes en papier et à lisser tes ailes... Mais Angelo souriait d'un air compétent, et poussait la bonne volonté jusqu'à s'armer d'un bloc et d'un crayon pour être pris au sérieux. Mais il écrivit des poèmes surréalistes et Paméla fit la connaissance d'un quadragénaire. Il aurait fallu entreprendre aussitôt une filature serrée. Employer des moyens énergiques. C'était là le b a ba du métier... Retarder la montre de sa cliente, casser son stylo, embrouiller les lignes du téléphone, moyens négatifs... Ensuite, ouvrir à la bonne page une Bible, et la poser sur la table du salon d'essayage de la couturière (par exemple) ; glisser dans le potage quotidien la poudre merveilleuse qui provoque

des éruptions sur le nez des demoiselles, placer un saint prêtre en face d'elle dans l'autobus, inspirer à la cartomancienne des idées saines sur les messieurs qui demandent qu'on leur écrive toujours Poste Restante, ou encore trouver un séduisant éphèbe aux intentions honnêtes... moyens positifs... Mais non ! Angelo avait découvert récemment la radiesthésie. Il ne rêvait que baguettes et sources limpides. Il trouvait cela beaucoup plus intéressant encore que le surréalisme.

Paméla fit ses préparatifs un soir de mai où les rues ont un parfum neuf et radieux, où les échos sont plus sonores et où la vie tressaille. Naturellement, elle jetait pêle-mêle dans la valise son linge roulé en boule, ses pots de crème, son réveille-matin, son chignon postiche et la photographie de sa grand-mère. Tout cela avec négligence. Quelle femme, dites-moi, à l'heure où elle devient aventurière saurait faire ses bagages avec méthode?

- Je dîne en ville, jeta-t-elle laconiquement, par la porte de la salle à manger entrebâillée, à ses trop crédules parents.

Angelo lisait un traité passionnant : " De la captation des sources en terrains variés " par le docteur Jeresteassisdansmonfauteuil.

"Tu dînes en ville" pensa-t-il. "Je te rejoins, ma petite... Je termine ce chapitre particulièrement intéressant sur les vibrations de la baguette..."

- Où donc ? demandaient les parents avec flegme.

- Au "Saint Laurent", avec Irène et Janine, et nous irons ensuite au cinéma.

- Très bien. Amuse-toi, ma fille...

"C'est bizarre qu'elle emporte une valise" pensa Angelo. Mais il ne s'en émut pas. Il regarda Paméla avec le sourire complice de quelqu'un qui veut être discret. Ce devait être tellement ennuyeux d'être toujours suivi ! Il ne fallait pas pousser la conscience professionnelle jusqu'à l'absurde, tout de même ! Et puis, une fois n'est pas coutume. Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Chacun à sa place. Il faut bien que jeunesse se passe. Etc... etc...

Et Paméla s'était sentie soudain plus légère. Comme libérée d'un fatras ridicule et encombrant. Elle volait littéralement jusqu'à la gare fatale, et, blottie dans les bras du monsieur, lui prodiguait les plus fougueux de ses baisers, les plus savoureux et les plus passionnés. Tandis que peu à peu les chaînes qui la retenaient à la bourgeoisie s'évanouissaient... Le train partit, l'emportant vers sa tragique destinée de jeune fille séduite.

Au même instant, Angelo se dirigeait naïvement vers le dit restaurant Saint Laurent. Il eut beau en fouiller les moindres recoins ni Paméla ni ses amies ne s'y trouvaient.

Et le gong du Père Eternel sonna par trois fois.

- Angelo, dit celui-ci avec une tendresse triste et toute paternelle, Angelo je ne suis pas content. Tu as déserté ton poste. Tu seras puni, il le faut.

Pointant un doigt vers la terre et se penchant un peu, il continua :

- Tu vois ce carrefour de routes ? Dans quelques instants tu t'y retrouveras. Transformé en homme. Partant de là tu devras retrouver Paméla et la ramener au bercail. Le péché de la chair est un péché grave surtout quand il est guidé par l'intérêt. Paméla n'a pas cédé à une faiblesse des sens. Elle a cru trouver un riche protecteur. Elle veut être élégante, avoir une automobile...

C'était à toi de veiller sur tout ça. Au revoir, mon fils...

Et Angelo, assis au bord d'un chemin vicinal, vêtu par magie d'un complet à carreaux et coiffé d'une casquette grise, écarquilla les yeux. Il se prit à méditer sur le péché de la chair. Puis sur la chair elle-même. Cette matière élastique et douce, nouvelle pour lui. Qui enveloppe les os (drôles de petits bâtons articulés) et qui, de près, presse mille petits grains bizarres, mille petits poils inattendus... Angelo, contemplant sa main de chair, laissa venir la nuit sans s'en apercevoir.

Il finit par se mettre en route. Il marcha des jours et des jours, couchant ici, mangeant là, apprenant au gré des circonstances son nouveau métier d'être humain. Mais ainsi mis en quarantaine par son divin maître il ne s'aigrit pas. Persuadé ingénument que sur ces routes inconnues il

retrouverait Paméla. Il avait confiance en sa chance.

Angelo était loin d'être un sot. Il était ange, n'est-ce pas ? Il procéda par déductions et arriva à des conclusions étonnantes mais pratiques. Comment découvrir l'endroit où l'on peut rencontrer une femme qui a commis le péché de la chair par intérêt ? Le problème n'était pas insoluble. Mains dans les poches, nez au vent, il décida de s'instruire sur ce monde nouveau. Et pour ce faire, après avoir atteint une ville qui lui parut avoir plus de dix mille habitants, il se glissa dans un cinéma. Pénétra oh ! enfin dans le chemin du devoir..

L'écran lui signala que les femmes qui commettent le péché de la chair aiment fumer la cigarette, croiser les jambes en relevant leur jupe, boire du gin, humilier leurs rivales, jouer au poker. Qu'elles fréquentent des lieux peu attrayants appelés "bistrots", dansent en remuant outrageusement les hanches et ont un faible pour les bagarres de matelots. Cela ne paraissait pas aussi terrible que ne l'avait suggéré le Père Eternel. Plutôt amusant, même... Leurs aventures semblaient incohérentes, c'est vrai. Mais qui saurait expliquer tous les méandres d'un film ? Le metteur en scène, peut-être. L'acteur, c'est possible. Mais le public ? Les histoires se terminaient toujours par un baiser sous un ciel aux nuages pathétiques, avec une musique suggestive. Un adonis à moustache, que vous n'aviez pas remarqué car il ne se prétendait pas misogynne délivrait ce baiser à l'héroïne qu'il n'avait pas semblé remarquer durant deux heures de film...

Au bout d'une semaine de cinématographie intensive Angelo fût intimement persuadé qu'il ne rencontrerait Paméla que dans un bar. Ce n'était pas si mal raisonné que ça, n'est-ce pas ?

Désormais il passa son temps dans tous les cafés auxquels la terre peut donner naissance. Il fut excessivement occupé car ce fruit est en France particulièrement prolifique... Un café ouvre à six heures, ferme à vingt trois heures. Il ne restait pas beaucoup de temps à Angelo pour ses loisirs. Mais il s'était donné à ce travail avec passion. Il apprit à danser la samba, le tango, le paso doble, le boggie woogie. Bientôt les dés n'eurent plus de secrets pour lui, et tricher (il fallait bien apprendre, c'était au programme) lui procura une satisfaction comme il n'en avait encore jamais goûtée. Angelo était dans sa voie, il savait enfin pourquoi il avait été créé. Il aimait ce doux abrutissement, ce farniente magique, ce vocabulaire imagé... Boire et discourir. Discourir et boire. Boire encore et discourir...

Comme il était beau, les femmes lui firent fête. Mais il était ange, n'est-ce pas ? et sa douceur indifférente lui valait des succès qui l'amusaient prodigieusement.

C'est ainsi que je le connus... Car il avait échoué depuis quinze jours dans un petit bistrot toulousain dont j'étais un habitué assidu. Je pense que sa crasse sordide et ses plaisanteries salaces et sonores devaient l'attirer particulièrement. Il pensait avec juste raison que le temps avait coulé depuis le jour merveilleux de sa faute, et son expérience approfondie lui disait que Paméla n'en était plus aux palaces mais plutôt à ce genre d'établissement.

Je l'aimais bien. Il vous écoutait en regardant au loin, avec un sourire tranquille. Ses yeux bleus riaient de tout et de rien. Il était là comme un véritable réconfort dans l'atmosphère actuelle. Il ne paraissait être ému ni par les menaces de guerre ni par la dévaluation du franc, ni par les lourdes complications de la politique. Evidemment... il se prêtait à tout, ne s'attachait à rien...

- Mais enfin ! Tout vous est égal ? lui disais-je, exaspéré, en brandissant mon journal.

Il continuait à sourire. Il avait beaucoup lu. Il pouvait soutenir les discussions les plus hétéroclites et les dissertations les plus farfelues, sans jamais se départir de son calme.

Cher Angelo, je t'ai envié bien souvent...

Je parlai plusieurs fois de lui à mon amie. Elle brûlait de le connaître. Mon amie s'appelait Paméla. Grande, vigoureuse, les cheveux fous et le visage amer, c'était la femme la plus exécrationnelle et la plus séduisante que j'ai jamais connue. Comme le monde est petit ! Nous voici revenus au point de départ de cette histoire.

Je l'avais rencontrée dans un cinéma. C'est souvent ainsi que les choses se passent à Toulouse... comme ailleurs... Nos mains s'étaient unies sur la peluche de l'accoudoir de nos fauteuils, et à la sortie, encore drogué par le scénario ahurissant j'avais uni ma vie à la sienne en

toute inconséquence. Je ne pouvais pas arriver à me débarrasser d'elle. Je lui trouvais des petits emplois qu'elle quittait au bout de trois jours avec pertes et fracas. Sous mon égide elle fut tour à tour : manucure, vendeuse à Monoprix, apprentie fleuriste, dactylo, journaliste...

- Je veux vivre ma vie ! s'écriait-elle.

Mais tout en répétant cela elle ne me quittait jamais.

La description d'Angelo provoqua en elle ce que je n'espérais pas. Car je subodorais qu'il ne la prendrait pas en charge. Son attitude envers les femmes était célèbre... Cependant je laissai courir les événements (c'est dans mon caractère). Paméla, pour le malheur des hommes, était aussi belle qu'elle était insupportable. C'est tout dire.

Quand elle me rejoignit, comme convenu, pour l'apéritif, nous jouions aux cartes mon ami et moi tout en fumant béatement. Angelo me parlait justement de radiesthésie et sa science imagée me fascinait. Paméla avait mis sa robe neuve couleur d'abricot mûr (dix milles francs) et piqué un œillet incarnat dans ses cheveux. Elle avançait, balançant les hanches, l'œil fatal et la bouche douce. Posant une main sur mon épaule tout en dévisageant mon compagnon, elle susurra d'une voix savamment étudiée :

- Bonsoir chéri...

Angelo ne leva pas les yeux tout de suite, il était trop occupé à tricher (un sourire câlin sous sa moustache). Quand il la vit, mes amis ! Ce fût comme si le soleil lui-même s'était installé sur son visage.

- Te voilà enfin, ma belle ! dit-il. Oh ! ne t'excuse pas ! Je me suis bien amusé et je vais regretter tout ce bon temps. Vite ! Filons ! Car si je ne te cueille pas tout de suite que va dire le Père Eternel ?

- Mais ? murmura Paméla sidérée.

- Allons, viens...

- Mais où ?

- Chez tes parents, voyons. Il est encore temps. Peut-être te pardonneront-ils...

- Mais je ne veux pas !

- Ta ! ta ! ta !... Pas de discours !

- Mais enfin comment me connaissez-vous ?

Angelo se tourna vers moi, et avec un sourire d'excuse :

- Je suis son ange gardien. Puis à Paméla :

- Ce sera charmant de voyager ensemble...

Dans sa candeur céleste il avait trouvé l'argument propice. Paméla me dit adieu, mi souriante, mi attendrie. Visiblement elle ne croyait pas un mot de cette histoire et plus que jamais persuadée de son pouvoir de séduction elle m'assura :

- Je ne le connais pas.

Je savais qu'elle disait vrai. J'avais subi trop souvent ses confidences, rabâchées sur l'oreiller. Ses multiples conquêtes. Je savais pertinemment qu'elle ne m'aurait pour rien au monde caché l'existence flatteuse d'un être aussi séduisant qu'Angelo. Je n'ai pas plaint mon ancien ami, car je suis trop égoïste. Laissons au ciel, me suis-je dit, ce que l'homme ne peut matériellement pas supporter.

Je suis sûr, aujourd'hui, que c'est mon ange gardien à moi qui m'a dicté ce conte. L'ai-je traité dans le sens qu'il désirait ? Je serais tenté de croire le contraire puisque les pointes de ma plume viennent soudain de se croiser frénétiquement, formant un x ! Je suis obligé de terminer au crayon...

Ce cher ange gardien !

CE CHER ANGE GARDIEN

Aucune idée de la date de ce récit, mais c'est un des premiers que j'ai écrit rue Notre-Dame (1946 ?)

Je n'ai aucun souvenir de ce qui a pu l'inspirer. Je l'ai toujours considéré comme une bêtise de plume.